

Ideologies et imaginaires dans les discours sur la vieillesse

Francesca RANDAZZO, Juan R. COCA
y Jesús A. VALERO-MATAS

*Instituto Hondureño de Antropología e Historia/
Universidad de Valladolid*

Résumé

Les mots ne sont pas neutres. Ils traduisent et construisent des processus sociaux. Parler de “vieux”, “personnes âgées”, “retraités”, ‘3^e’ ou ‘4^e’ âge, constitue des manières de traduire une façon particulière d’appréhender la réalité, impliquant une organisation spécifique. Réfléchir sur la vieillesse implique une lecture singulière de “nos” sociétés, car la question pose dès le début un préjugé ethnocentrique. Il s’agit d’une construction sociale qui a lieu à un endroit et à un moment précis, avec donc une dimension historique et culturelle compromettant une manière particulière d’envisager ce que l’on considère la réalité. C’est, également, un produit idéologique, dans le sens le plus large du terme, car elle compromet les intérêts de groupes divers. En contrastant des points de vue théoriques et empiriques ponctuels nous allons explorer dans cet article des imaginaires sociaux de la “vieillesse”.

Mots clés: vieillesse, construction sociale, idéologie, discours, imaginaires sociaux.

Resumen

Ideologías e imaginarios en los discursos sobre la vejez

Las palabras no son neutrales, son el reflejo y la construcción de los procesos sociales. “Los viejos”, “los ancianos”, “los jubilados”, “la tercera” o “la cuarta edad” constituyen formas de traducir una manera particular de entender la realidad, con una organización específica. Reflexionar sobre la vejez implica una lectura singular de nuestras sociedades, porque la pregunta posee desde el principio un prejuicio etnocéntrico. Esta es una construcción social que toma cuerpo en un lugar y en un momento preciso, así que tendrá una dimensión histórica y cultural específica, comprometida de manera particular con lo que se considera como realidad. También es un producto ideológico, en el sentido más amplio del término, ya que atañe los intereses de diversos grupos. En contraste con algunos puntos de vista teóricos y empíricos puntuales, exploraremos en este artículo el imaginario social “vejez”.

Palabras clave: vejez, construcción social, ideología, discursos, imaginarios sociales.

UNE NOTION À CHEVAL SUR LE BIOLOGIQUE ET LE SOCIAL

Bien que l'on dise spontanément que c'est de l'ordre de l'évidence, ce n'est pas facile d'éclaircir ce à quoi la "vieillesse" fait référence. Prenons, par exemple, les concepts ayant un rapport à l'âge. Le terme *senior*, utilisé souvent dans le monde du marketing, désigne les personnes de 50 ans et plus, mais aussi parfois les 60 ans et plus (comme pour la "carte senior" de la Société Nationale des Chemins de Fer Français SNCF), ou encore les 55 ans et plus, voire les 45 ans et plus (quand on focalise le regard sur les salariés âgés) (Caradec, 2008). En Espagne, l'opinion sur l'âge à partir duquel commence la vieillesse dépend de l'âge de la personne à qui on adresse la question; mais en général, on croit que ce serait à partir de 70 ans (Abellán et Esparza, 2009).

A travers une révision bibliographique des spécialistes, Torrejón (2007) affirme que le vieillissement fait référence à un processus dont la définition tourne autour d'éléments biologiques et cliniques, alors que la vieillesse serait une étape du cycle vital qui commencerait dans nos sociétés vers les 60 ou 65 ans. Cependant, elle signale que ces valorisations correspondent à des critères sociaux et culturels, qui ont pour référents des mythes, des images et des stéréotypes qui définissent la manière de conceptualiser la vieillesse et le vieillissement dans nos sociétés contemporaines.

En fait, il y aurait une fusion entre le vieillissement, en tant que phénomène biologique aux implications nombreuses tant au niveau individuel (somatique, psychique) qu'au niveau collectif (démographique, économique, politique) et la définition des classes d'âge et de pouvoirs, d'une part, et des classes sociales et des représentations dominantes des pratiques légitimes associées à la définition d'un âge, d'autre part. En d'autres mots, il s'agit de mettre en évidence la lutte et les rapports sociaux entre les générations, les agents qui les mènent, les armes qu'ils utilisent, les stratégies qu'ils mettent en œuvre (Foucart, 2003).

Il est important de noter que lorsque l'on parle de cette sorte de réalités, il s'agit non pas des objets du monde réel, mais de connaissances socialement partagées, c'est à dire de structures mentales, de représentations. Pourtant, elles ne sont pas arbitraires, puisqu'elles dénotent une manière de voir et d'aborder socialement le monde. D'un côté, il s'agit de croyances générales de toute une société, d'une culture. D'un autre côté, ce sont aussi des croyances plus spécifiques, provenant de l'intérieur de certains groupes —académiciens, politiques, médecins— pouvant donc avoir une

base idéologique, dans le sens que Van Dijk (1998) donne au terme et que nous allons examiner dans cet article.

Considérées négativement la plupart du temps, on associe les idéologies avec le système d'idées dominantes de la classe au pouvoir, les idées hégémoniques (Gramsci), la fausse conscience des travailleurs (Marx), ou tout simplement comme un système d'idées trompeuses qui servent ses propres intérêts, et donc opposées à nos idées qui seraient les vraies. Mais dans un sens plus neutre, les idéologies ne sont que des idées socialement partagées, ayant donc une composante cognitive et une composante sociale (Van Dijk, 1998). Elles sont le fruit de l'interaction sociale, et opèrent dans la construction de théories sur ce que l'on observe. Bien sur, si toute connaissance est idéologique, la notion perd son pouvoir explicatif. Mais à l'inverse, il est tout à fait fécond d'envisager que les connaissances générales et la culture se trouvent à la base des croyances spécifiques des groupes (Van Dijk, 1998).

REJET SOCIAL ET CONFORMATION IDENTITAIRE

Dans l'usage quotidien, on trouve plutôt un mélange indifférencié et vague sur ce que signifient la vieillesse et le vieillissement, ne fut-ce que pour la notion de "troisième âge", qui révélait à l'origine une opposition face à celle de "vieillesse", ainsi que l'aspiration à une nouvelle jeunesse, prenant tout son sens dans la relation aux deux autres âges de la vie (Arcand, 1982). La partie la plus âgée de la population, le "quatrième âge", aurait été pensée comme le destinataire d'un nouveau dispositif de politique sociale différent (Caradec, 2008). Cependant, dans le premier cas il est évident de visualiser ce sens "positif", et dans le deuxième cette motivation est facilement retrouvable dans la pratique.

Néanmoins, un grand nombre d'auteurs s'accordent sur le fait que le début de la vieillesse —dans nos sociétés—, c'est-à-dire, l'instant crucial du passage entre deux âges, est le moment de la retraite (Arcand, 1982). Caradec (2008) y serait d'accord, mais il ajouterait encore des "moments de transition" marquant le vieillissement: la retraite, le veuvage et l'entrée en maison de retraite. Il est clair, que les relations entretenues avec l'entourage et les interactions quotidiennes sont coproductrices et supports du processus. Interrogations sur leurs aptitudes, manque de patience ou attitude protectrice ou condescendante sont autant de signes qui classent les personnes dans la catégorie des personnes âgées.

La difficulté des interactions avec les gens et avec les choses contribue au repli sur l'espace domestique (Caradec, 2008). Les espagnols de tous

les âges ont peur dans leur vieillesse d'être dépendant des autres, d'avoir des troubles mentaux et de la mémoire, ainsi que de perdre les bénéfices de la vie en société en voyant coupés les liens qui les unissent aux autres. Plus on est jeune, plus on croit que les personnes âgées vivent seules (cela de l'ordre de 49 pour cent pour les plus jeunes) alors qu'en réalité seulement 16.5 pour cent des personnes de plus de 65 ans sont dans ce cas (Abellán et Esparza, 2009).

En tout cas, l'image que la société espagnole a sur les personnes âgées est plutôt négative, puisqu'une majorité les perçoit comme des gens qui ne sont pas capables de veiller sur eux-mêmes (Abellán et Esparza, 2009). Le groupe vieillissant est effectivement confronté à des processus d'exclusion, ce qui est perçu par l'ensemble des personnes, mais ressenti surtout par les personnes âgées. Arcand (1982) reprend une constatation très générale, aujourd'hui admise par la plupart des chercheurs par rapport au rejet social vécu par les personnes âgées au sein des sociétés industrielles. Cette situation serait plus difficile, sinon pire, que dans l'ensemble des autres sociétés humaines. Parfois, le groupe des retraités est même perçu comme un groupe privilégié qui tire profit des programmes de protection sociale plus que les autres groupes d'âge. Foucart (2003) signale, justement, le culte pour déprécier la vieillesse, dans nos sociétés contemporaines.

Foucart (2003) considère l'âgisme comme une forme d'hétérophobie —de la phobie et de l'agressivité envers tout autre différent—, puisque l'on tend à valoriser les jeunes au détriment des plus vieux. En stipulant des différences dues à l'âge, les plus âgés sont stigmatisés et marqués par la perte de ce qui a été, que ce soit l'activité économique, le dynamisme, les capacités sensorielles, motrices, mentales, etc. Le paradigme de la modernité exige du changement, de la nouveauté. Quand la situation demande une nouvelle vision des choses, l'acquisition de techniques nouvelles, ou même un nouveau vocabulaire, les anciens semblent stéréotypés et figés (Foucart, 2003).

Ceci dénote une forte polarisation entre Nous et les Autres, où d'un côté se trouverait le groupe des gens âgés et dans l'autre le reste de la population. Il s'agit de groupes qui veulent affirmer et défendre des intérêts les uns face aux autres. En général, dans les pays européens et nord-américains, la génération du baby-boom (ceux qui sont nés entre 1957 et 1977) se trouve spécialement préoccupée par le vieillissement progressif de la population et par son propre vieillissement —tout au contraire des plus jeunes générations qui n'ont pas cette préoccupation (Abellán et Esparza, 2009).

En fait, les idéologies se développent comme une conséquence fonctionnelle des conflits émergés d'objectifs, préférences ou droits considérés incompatibles. Van Dijk (1998) considère que dans la formation d'idéologies au sein d'un groupe, il faut développer et partager des représentations sociales, s'identifier avec les membres du groupe, défendre des ressources spécifiques, être en rapport avec d'autres groupes, avoir des activités spécifiques et détenir un objectif en commun.

Justement, pour Arcand (1982) il faudrait aller chercher du côté de l'oppression d'une idéologie dominante qui impose sa vision de la vieillesse, ainsi que dans le choc d'un recyclage occupationnel radical, lui aussi trop souvent imposé par d'autres, valorisant la jeunesse et stigmatisant les vieux. En général, lorsqu'il s'agit de groupes confrontés par des intérêts, Nous sommes représentés positivement et les Autres négativement. Il peut sembler que les groupes développent des idéologies qui reconnaissent avec du cynisme qu'elles ne sont pas justes pour les autres groupes mais ce n'est que le rôle social de l'image positive de soi qui fait qu'on voit son idéologie comme bonne et légitime (Van Dijk, 1998).

À juste titre, réfléchir sur la vieillesse invite à s'interroger sur le processus à travers lequel les individus sont socialement désignés comme tels, que ce soit face aux rapports intergénérationnels mais aussi face au regard de l'expérience individuelle (Caradec, 2008). Pour Arcand (1982), la gérontologie sociale s'est donné la vieillesse comme objet d'étude et elle a voulu décrire cet objet isolément, pour ensuite examiner ses liens avec le reste de la société. Mais la vieillesse est une étape de la vie qui n'a de sens qu'en relation avec tout ce qui la précède. Le rôle et le traitement réservés à la vieillesse doivent donc nécessairement être cohérents avec ce qu'une société définit comme l'enfance et l'âge adulte.

Torrejón (2007) considère que face à la vieillesse et le vieillissement, il existe une tendance à croire, et donc à donner pour vrai, ce qui est de l'ordre des stéréotypes. Elle en trouve des caractéristiques bien identifiables dans le domaine de la santé, par exemple dans l'emphase relative à l'altération des traits physiques. Du côté de l'apprentissage, bien que l'intelligence ne soit pas mise en question, elle fait allusion au stress produit par la diminution de la capacité d'apprendre, la rigidité mentale, l'incapacité d'incorporer des nouvelles connaissances ainsi que des habiletés pour le travail, les répercussions dans la capacité d'être productif, surtout à partir de la retraite, entre autres.

RELATIVISME ET APOLOGIE DE LA VIEILLESSE

Face à ce rejet constant, on peut trouver aussi tout le contraire, à savoir, une apologie de la figure de la personne âgée, en termes d'une plus grande sagesse et d'une plus grande érudition, ainsi que des mythes occidentaux sur les autres peuples pour montrer le rôle qui serait propre à chaque société. Par exemple, en signalant les liens entre les générations et la fonction de la mémoire collective, certains justifient que les personnes âgées soient mieux considérées au sein des sociétés non-occidentales, demeurant donc intégrées à l'ensemble social. Selon ce raisonnement, le traitement favorable —ou non— des personnes âgées serait le reflet de leur importance, issue de leur place dans l'ensemble du groupe. Subséquemment, une société de pure oralité aurait besoin de ses vieux, puisqu'ils seraient le symbole de la continuité en tant que mémoire du groupe, ainsi qu'une condition de sa reproduction (Foucart, 2003).

Les critères pour comprendre la vieillesse —chez Nous et chez les Autres— sont donc spécifiques à chaque groupe —par exemple les académiciens—, mais ils peuvent s'étendre au reste de la société et, dans ce cas, ils ne seront considérés idéologiques que s'ils entrent en conflit avec des intérêts d'autres groupes. L'anthropologie donne des exemples où les activités sont très souvent les mêmes pour tous les membres du groupe, et donc ne sont pas essentiellement différentes de celles des plus âgées, c'est-à-dire que tous disposent du temps et des loisirs pour s'occuper de ce qui ailleurs seraient des activités réservées aux vieillards. Le comportement des personnes âgées est le même que celui des adultes. N'ayant pas eu à consacrer l'essentiel de leur vie au travail, les plus âgées n'ont pas à adopter soudainement des habitudes nouvelles, qui auraient été interdites pendant les années vouées le plus exclusivement possible à la productivité (Arcand, 1982).

D'autre part, il a aussi été emphasized que les abandons des personnes âgées dans d'autres sociétés —par exemple la société Inuit—, ne peuvent être compris hors du contexte de la cosmologie et de la philosophie desquelles ils sont issus, puisqu'ils renvoient davantage à la conception particulière de la mort et non exclusivement à la conception de la vieillesse, ne devant donc pas être simplement résumés au comportement meurtrier de notre société. Conséquemment, Arcand (1982) nous met en garde sur toute étude effectuée à ce sujet. À quoi mène de comparer terme à terme les multiples aspects de la vieillesse au sein de différentes sociétés? Suffit-il de se limiter à une meilleure description des conditions de vie des personnes

âgées dans un nombre relativement élevé de sociétés humaines? Qu'est ce qu'il faut espérer d'une telle démarche?

Tout au moins l'entreprise mène vers une meilleure connaissance des diverses constructions de ce qui peut être considéré comme étant la vieillesse, à relativiser, en conséquence, les affirmations, ainsi qu'à poser des questions et abordages nouveaux. Il est entre autres tout aussi décisif de savoir comment les membres du groupe se voient eux mêmes et non seulement comment ils sont vu par les autres.

DES IMAGINAIRES SOCIAUX DE LA VIEILLESSE

Justement, dans la perspective de redonner la parole aux acteurs mêmes, Caradec (2008) considère qu'en abandonnant les théories fonctionnalistes de l'activité et du désengagement pour des études constructivistes et interactionnistes, la sociologie du vieillissement a changé de visage et s'est intéressée à l'expérience, c'est-à-dire au fait de devenir vieux, puis d'être vieux. Il s'agit d'études pour expliquer des processus, des actions ou des stratégies en rapport avec les dynamiques mentales ou interactionnelles de constructions des comportements tels qu'ils se produisent en tant que représentations mentales, actions ou discours. En effet, les sciences sociales se trouvent à un moment où il faut des nouvelles méthodologies pour appréhender ce monde social.

Puisque les discours ont des influences plus ou moins permanentes sur les opinions, et peuvent contenir des éléments idéologiques de manière implicite ou explicite, Van Dijk (1998) nous propose son analyse pour dévoiler la manière dont se construisent socialement les idéologies en générale. Mais selon l'auteur, actuellement, il n'existe pas de théorie de la compréhension du discours et d'autres représentations mentales impliquées dans la compréhension, capable d'expliquer comment les structures sociales peuvent restreindre les structures du texte et de l'interphase entre le social et l'individuel. Les approches analytiques du discours montrent encore des insuffisances, spécialement par l'isolement des recherches empiriques (Van Dijk, 1998).

Pour cette raison, nous allons nous arrêter sur des travaux qui, malgré leurs limites, offrent des résultats qui sont le fruit de recherches basées sur l'analyse du discours sur la vieillesse. Le cadre théorique n'est pas exactement celui de l'idéologie, mais une notion qui est tout de même proche, celle des imaginaires sociaux. Juan Luis Pintos (2007) en observant ceux qui observent et en essayant de décrire l'endroit à partir duquel cela est fait, analyse des textes —en espagnol— qui figurent sur Internet et qui se

réfèrent à la vieillesse. Pintos essaie de rendre visible la construction que la société se fait de la vieillesse à travers l'étude des imaginaires sociaux, c'est-à-dire des schémas, construits socialement, capables d'orienter la perception des choses comme étant réelles, et permettant ainsi d'expliquer, d'intervenir et d'opérer dans ce que chaque système social considère comme la réalité (Pintos, 2001b).

Pour Van Dijk (1998), les idéologies sont des ensembles de croyances sur ce qui est vrai ou faux, bon ou mauvais et ce qui devrait être fait sur ces sujets. Elles contrôlent les opinions et les attitudes, elles organisent les connaissances, et sont importantes pour l'interaction, la coordination et la reproduction du groupe, définissant la compétition, la lutte et l'iniquité. Il s'agirait de modèles mentaux qui permettent que des opinions et attitudes soient relativement stables, et ne changent que lentement dans le temps, permettant simultanément la variation individuelle et contextuelle.

Telle qu'on va le comprendre ici, l'idéologie est donc plutôt proche des imaginaires sociaux, une notion qui, bien qu'elle soit citée de plus en plus, est peu souvent utilisée et définie avec rigueur. On l'associe généralement avec les représentations sociales, ou bien on en parle aussi comme synonyme de mentalité, cosmovision ou conscience collective. Mais chacune de ces catégories appartient à une certaine manière d'envisager et de comprendre le monde social, portant pareillement d'importantes nuances, sur lesquelles on ne s'arrêtera pas dans cet article.

Pour en revenir aux imaginaires, chaque société et chaque temps a les siens, et c'est à travers ceux-ci que l'on construit ce qu'on considère la réalité. La faculté sociale de conserver des patrons, et d'en créer incessamment des nouveaux, est conditionnée justement par ces schémas. En partant du matérialisme, le travail de Cornelius Castoriadis est témoin d'un extraordinaire effort conceptuel faisant face aux implications des discontinuités radicales vis-à-vis du changement social. Castoriadis (1975) signale justement le sens humain, et non seulement le recours identitaire à des "structures", des "lois", des "nécessités humaines", pour aller au-delà du sujet logique et moral. A partir des processus génésiaques du sens humain surgissent des associations métaphoriques d'un magma d'émotions et de passions, c'est-à-dire de l'imaginaire (Sánchez Capdequí, 2003).

Du point de vu sociocognitif, les imaginaires sociaux peuvent être compris comme une capacité psychique qui génère des matrices de sens, permettant de comprendre l'expérience et de l'incorporer dans ce que l'on sait déjà (Dittus, 2008). Ce serait "là" où se créent les images qui ont du sens et qui permettent de comprendre, lire, codifier et dé-codifier,

configurer et déformer la plausibilité des phénomènes sociaux; de prioriser et hiérarchiser nos perceptions (Pintos, 1995a). Ils permettraient de percevoir, expliquer et intervenir, sur des références de perception similaires (spatiales, temporelles, géographiques, historiques, culturelles, religieuses), d'explication (cadres logiques, émotionnels, sentimentaux, biographiques) et d'intervention (stratégies, programmes, politiques, tactiques, apprentissages). Dans ce sens, les opérations des différents systèmes qui conforment le social (systèmes interactionnels, systèmes organisationnels et systèmes partiels) réaliseraient ses opérations en ayant les imaginaires comme "guides" (Pintos, 2001b).

L'imaginaire semble avoir une essence qui lui est propre (Castoriadis, 1975). Pour Castoriadis, la société est un magma de magmas, à partir duquel on peut extraire une quantité étonnante d'éléments, sans pour autant arriver jamais à en avoir ce qu'il est nécessaire pour la reconstruire totalement. Bien que cela n'arriverait même pas d'une manière idéale, dans la forme des institutions ou significations, pourtant, l'imaginaire social existerait en tant que faire/représenter l'historique et le social (Beriaín, 2005).

Quelques chercheurs considèrent, néanmoins, que les imaginaires sociaux se trouvent en dehors d'un horizon de visibilité (Carretero, 2001), et que, bien qu'ils soient à la base de la réalité sociale, il n'est possible ni d'arriver jusqu'à eux, ni de les déterminer. Inspiré surtout par les écrits de Castoriadis, Pintos (2001a) a soutenu —et cela pendant un certain temps— qu'il fallait rendre visible cette invisibilité sociale. Il s'est attaché à rendre observable ce qui se présente comme de l'ordre de l'évident —et restant ainsi hors de portée de notre attention—, en cherchant les mécanismes et les processus qui produisent et reproduisent ce que l'on tient pour la réalité sociale. Pour ce faire, il fallait arriver à examiner les représentations collectives qui régissent les systèmes d'identification et d'intégration sociale (Pintos, 2003).

Mais qu'ils soient ou ne soient pas perçus, les imaginaires sociaux seraient des sortes de lunettes qui permettent de voir, des espèces de schémas de référence construits socialement, conformant un méta-code, c'est-à-dire permettant la communication entre des systèmes différents (Pintos, 2005b). Bien que l'on ait souvent dit que l'efficacité des idéologies résidait dans le fait que les gens ne s'en rendent pas compte, pour Van Dijk (1998), il est indispensable pour l'analyse même des idéologies qu'il y ait des alternatives qui défient les croyances sociales communes, donc une conscience de ce qu'elles sont.

DISCOURS ET CONSTRUCTION SOCIALE DE LA VIEILLESSE

On tient à rappeler que bien que la valeur de la réflexion théorique autour du sujet de la vieillesse soit importante, du point de vue des sciences sociales on se sent obligé de travailler aussi avec des études qui se construisent sur des bases empiriques, bien que ce ne soit pas toujours évident vu les difficultés que présente “l’objet”. Il n’est pas sûr que l’on puisse parvenir à saisir chez l’être humain en société des preuves incontestables des réflexions qu’il suscite ou des indices, tel que cela serait fait dans les sciences dites dures. Cependant, on se voit dans la nécessité d’encourager et valoriser des travaux capables de questionner les thèses des différents chercheurs, de les confirmer, de les enrichir, de les contredire. D’où la valeur des recherches auxquelles nous allons nous référer par la suite.

Dans la formation d’une “culture de la vieillesse”, l’école, l’état, l’église, les mass-médias, —entre autres— jouent un rôle. Dans une théorie de l’idéologie, le rôle omniprésent des institutions idéologiques (politique, éducation, médias) explique les conditions sociales des idéologies et les formes selon lesquelles elles sont partagées par une grande quantité de personnes. Le défi demeure, toutefois, dans le fait de définir et d’étudier quelles en sont les implications. Bien que les endroits pour chercher soient nombreux, ils sont souvent traversés, constitués par la parole. Le discours se révèle ainsi non seulement comme un conformateur de cette réalité, mais aussi comme un domaine où elle s’inscrit.

Dans ce sens, le choix de travailler sur des documents écrits, et spécifiquement sur ceux relatifs aux médias, s’avère pertinent. Selon Van Dijk (1998), les idéologies transmises dans les médias pénètrent plus facilement chez les personnes qui n’ont pas d’idéologies alternatives ou d’expériences personnelles inconsistantes avec les dominantes. Cependant les personnes peuvent toujours refuser les affirmations idéologiques persuasives, ou bien les adapter selon leurs intérêts et les circonstances. Malgré les différences personnelles et la liberté de tous et chacun, les effets des médias ne peuvent pas être niés : la gamme d’idéologies sociales acceptables est presque identique à celle des médias (Van Dijk, 1998).

Les normes et les valeurs fondamentales, la sélection des sujets d’intérêt et d’attention (*agenda*), ainsi que les connaissances sélectives proviennent des médias et des groupes qui ont un accès privilégié aux médias. Cela ne veut pas dire qu’il n’y ait pas débat, opposition, entre les différents journaux, mais tout cela a lieu à l’intérieur de certaines limites d’une variation idéologique tolérable. Par exemple, des sujets comme la productivité, la

participation et la solitude sont récurrents dans les journaux chiliens lorsque l'on fait référence aux personnes âgées (Torrejón, 2007). En fait, les résultats de l'analyse de presse sont sensiblement les mêmes dans tous les journaux. La différence se trouve dans la manière dont ces thématiques sont abordées. Si les rubriques sont toujours les mêmes —retraite, santé, beauté, appui de part de l'Etat— l'un des journaux (*El Mercurio*) se distingue par la manière de problématiser la question et d'aller au-delà de l'impératif d'informer.

La reproduction idéologique peut avoir lieu indirectement dans des discours quotidiens. Les significations du discours proviennent des modèles mentaux sur les faits, c'est-à-dire que les connaissances sont projetées et sélectionnées. Une fois que les opinions deviennent conventionnelles, elles sont codifiées dans le lexique, celui-ci étant donc la composante la plus évidente pour l'analyse idéologique du discours. Un ensemble de significations idéologiques surgit du seul fait d'expliquer les implications des mots utilisés dans un discours et un contexte spécifique (Van Dijk, 1998).

Travaillant justement sur le lexique, et suivant un modèle opératif élaboré par lui-même, Pintos (2007) regroupe le discours se référant à la vieillesse (en espagnol et sur internet) en six catégories: économie-politique, psychologie-sociologie, santé, formation-science, littérature-information et religion. L'analyse des textes en fonction de ces critères conduit, selon l'auteur, vers les principales notions qui centralisent le discours et qui forment les imaginaires sociaux de la vieillesse. Pour mentionner quelques exemples, dans le domaine de l'économie-politique, il considère que les imaginaires sociaux pivotent autour de l'argent, des besoins, des institutions et de la bureaucratie. Du côté de la santé, les quatre principaux imaginaires seraient la maladie, les traitements, les attentes et les réponses. Pour la formation-science les imaginaires sociaux se réfèrent au champ scientifique, aux instruments, aux opérations, et aux manières de les produire. Finalement, les imaginaires de la mort, les valorisations, les loisirs et l'art régiraient le domaine de la littérature-information.

Pintos n'est pas le seul à s'y être intéressé. D'autres auteurs se sont aussi aventurés sur des analyses discursives, partant dans la galaxie des imaginaires sociaux et plus précisément sur le sujet qui nous occupe. Par contre, ils trouvent des résultats avec des variations par rapport aux études de Pintos. Bien que les recherches ne portent pas exclusivement sur les médias, et qu'elles aient été faites en Colombie exclusivement, Elisa Dulcey Ruiz et Carlos Parales (Torrejón, 2007) conçoivent quatre cadres discursifs se référant au vieillissement et à la vieillesse: i) les expériences

et les rapports (famille, vie en couple, rôles de genre), ii) la sécurité sociale (retraites), iii) les problèmes et les défis socio-économiques (vieillesse de la population et ses effets sur les systèmes de la sécurité sociale) et iv) la santé et la maladie (médicalisation du vieillissement, prévention et modes de vie salutaires).

Torrejón (2007) fait, à son tour, une analyse de contenu des journaux les plus vendus au Chili : *El Mercurio*, *Las Últimas Noticias* et *La Cuarta*. La méthodologie qu'elle utilise est l'analyse qualitative, en utilisant ATLAS- ti 5.0. Elle suit la trace des dénominateurs pour parler des personnes âgées (*abuelo/abuelos*, *abuela/abuelas*, *anciano/ancianos*, *anciana/ancianas*, *vejez*, *envejecer/envejecimiento*, *adulto mayor/adultos mayores* et *tercera edad*). Selon ses résultats, il y aurait des champs sémantiques plus fréquents et qui seraient, dans cet ordre, les suivants: "espaces de considération et participation", "santé et vieillissement", "productivité et innovation" et "législation et politiques publiques".

En comparant ces trois recherches, il est évident que les cadres théoriques et l'affinement de chaque travail au niveau méthodologique a des répercussions sur les résultats, menant à conclure ou plutôt à prioriser des aspects différents. Pintos (2007), suivant une approche systémique, retrouve le sujet de la vieillesse et le vieillissement aussi dans les domaines de la psychologie-sociologie, la littérature-information et la religion, par rapport aux autres études. Dulcey- Ruiz et Parales (Torrejón, 2007) vont plutôt signaler les expériences et les rapports avec la famille, la vie en couple, les rôles de genre. Plutôt vus comme une charge sociale puisqu'ils ne sont plus productifs, progressivement il y aurait un détachement tant des différents réseaux sociaux que des mécanismes de prise de décision, en partant de la famille même. Torrejón (2007) suit un peu cette ligne mais se focalise plutôt sur les "espaces de considération et participation", la "législation et politiques publiques", constatant que l'intensité d'action et de participation décroît jusqu'à l'isolement, menant donc à la solitude.

D'autre part, ce que Torrejón (2007) appelle productivité et innovation, est considéré par Pintos (2007) comme le domaine de la formation-science et les imaginaires sociaux se réfèreraient au champ scientifique, aux instruments, aux opérations, et aux manières de produire. Par contre, la catégorie santé est récurrente dans les trois approches. Pintos (2007) voit pivoter la santé dans toutes les actions concernant la maladie, les traitements, les attentes corrélatives et les réponses données. La santé et la maladie sont aussi des sujets très présents dans les documents étudiés par Dulcey— Ruiz et Parales (Torrejón, 2007), menant même la chercheuse à

considérer qu'il existe une médicalisation du vieillissement, un fort travail de prévention et une promotion des modes de vie salutaires.

Il faut signaler que les systèmes de sécurité sociale et les progrès considérables de la médecine sont des variables à tenir en compte. En 1950, un homme partant en retraite à 65 ans pouvait espérer vivre une douzaine d'années, alors qu'aujourd'hui l'espérance de vie à 60 ans est supérieure à vingt ans pour les hommes et à vingt cinq pour les femmes (Caradec, 2008). Dulcey- Ruiz et Parales (Torrejón, 2007) considèrent aussi que le vieillissement de la population et ses effets dans les systèmes de la sécurité sociale conformément des conditions qui génèrent des problèmes et des défis socio-économiques. Pintos (2007) retrouve aussi cet aspect dans le domaine de l'économie-politique, où les imaginaires sociaux tournent autour de l'argent, des besoins, des institutions et de la bureaucratie.

LES OPACITÉS FACE AUX RELEVANCES

Dans sa méthodologie d'étude des imaginaires sociaux, Pintos (2000) invite à ne pas se limiter seulement aux "relevances" —à peine citées— mais à chercher aussi ce qu'il appelle les "opacités", c'est-à-dire ce qui ne saute pas à l'œil, en faisant aussi face à ce qui n'est pas dit. L'auteur fait de l'emphase sur le fait que la réalité est construite à partir de perspectives différentes, et que, si l'on en montre une, forcément on n'en montre pas une autre. En suivant ce raisonnement, selon l'auteur on peut essayer de compléter le puzzle de la construction du "réel" en regardant ce qui est dit dans une perspective et pas dans une autre, vu qu'il n'est pas possible d'observer la réalité dans sa totalité "telle qu'elle est". Hélas, ce qui n'apparaît pas, ce qui est caché ferait partie des "opacités", restant ainsi en dehors de l'observation (Pintos, 2001a) et de la perception communicative —pouvant nuire aux intérêts représentés (Pintos, 2004).

Cependant, dans les journaux, apparemment, si on ne trouve pas de références univoques pour désigner les gens âgées, la gamme se restreint à les considérer soit comme un fardeau ou des malades; ou bien des entrepreneurs ou des personnes qui jouissent et profitent de leurs temps libre (Torrejón, 2007). La diversité n'est donc ni vaste ni quelconque. Ceci montre comment un grand nombre de personnes dans des situations tout à fait différentes utilisent des opinions idéologiques très similaires (Van Dijk, 1998). Qu'ils soient hommes ou femmes, ils sont perçus comme des gens malades, faisant partie, en termes de santé, des groupes à risque, ayant donc besoin de soins et étant associés à un manque de mobilité, face à quoi, on trouve une préoccupation individuelle pour s'assurer un bon processus de

vieillissement, et la promotion de la santé pour améliorer la qualité de vie, prévenir des maladies et entreprendre des activités (Torrejón, 2007).

Pintos (2007) signale que le mot “vieillesse” (*vejez*) est utilisé dans toutes ces catégories, mais il remarque que le mot est moins présent dans le domaine religieux, —alors que l’on parle de “gens âgés” (*mayores*) presque exclusivement dans le domaine “économie-politique”. Torrejón (2007) remarque qu’on les appelle les grands-parents, les aïeuls, les vieillards (*abuelos/ancianos*) et qu’ils sont référés de manière individuelle, mais toujours comme une sorte de fardeau pour le pays, vu les couts des reformes nécessaires pour combler leurs besoins. Dans les journaux on parle plus des gens âgés que de “vieillesse” ; on fait référence à des personnes dépendantes des autres, principalement par rapport aux institutions publiques, montrant celles-ci de manière positive puisqu’elles génèrent des espaces pour faire participer et maintenir actifs les plus vieux. On montrerait plus positivement les personnes qui occupent leur temps surtout à des activités récréatives, lesquelles sont impulsées soit par le gouvernement soit par le secteur privé. En fait, les gens âgés sont perçus comme un public cible pour consommer des produits et des services pour occuper leur temps de loisirs (Torrejón, 2007).

Dans son travail sur la construction sociale de la vieillesse, Pintos (2007) signale, dans sa recherche des “opacités”, la légitimité que la question acquiert par rapport à la politique. Il se demande pourquoi on ne se pose pas la question sur l’origine de l’argent destiné aux personnes âgées. Il signale également le fait qu’il n’est pas souvent dit s’il s’agit ou non des cotisations des propres retraités ou des actuels travailleurs. Finalement, il s’aperçoit qu’il est nécessaire de savoir comment et par qui est décidé quel sera le montant et quelles seront les conditions des retraites.

Pour Torrejón (2007) son étude met en évidence que l’opacité se trouve du côté du code actif/productif, c’est-à-dire que la vieillesse est implicitement définie par la capacité des personnes à continuer à être “actives” ainsi que par la possibilité d’être “productives”. La productivité serait la marque de la condition de l’adulte, qui est —apparemment, comme signale l’auteur— membre de la société, dans toute la connotation du terme, c’est-à-dire avec toutes les possibilités pour s’accomplir et se développer du côté matériel et spirituel. Elle comprend par cela que la personne se trouve sans entraves pour participer au monde social, sans aucun besoin de conventions ou dispositions spéciales pour faire valoir ses droits (Torrejón, 2007).

Le paradigme du vieillissement productif ne se réfère pas seulement au côté économique, mais fait aussi référence à la capacité des personnes

pour agir au niveau du fonctionnement de la société, dans la production d'idées et pour générer des réseaux sociaux. Dans le domaine du travail, pour le gouvernement ce serait des personnes potentiellement productives, et qui sont montrées comme des micro-entrepreneurs. C'est le "vieillissement productif" —ce qui n'est pas la même chose que d'occuper son temps aux loisirs— qui permettrait de continuer à faire partie de la société chilienne contemporaine, et de réclamer des droits. Surtout des informations relatives aux politiques publiques, des législations, de l'admiration pour les personnes âgées qui "font quelque chose", comme des ateliers ou des vacances pour le troisième âge (Torrejón, 2007).

Sauf pour les personnes qui ont occupé des postes de travail importants, l'image donnée du reste est celle de gens qui ne peuvent plus participer aux décisions importantes. Les femmes âgées paraissent encore plus vulnérables devant la loi et les politiques publiques. En contrepartie, ils sont toujours présentés comme des personnes affectueuses et d'une excellent compagnie pour les petits enfants. En Espagne, parmi les aspects positifs cités par les plus jeunes —parfois avec un ou deux enfants— se trouve le fait qu'ils sont une aide pour les familles, ainsi que pour d'autres personnes (Abellán et Esparza, 2009). Les recherches au Chili montrent aussi qu'on compte sur eux pour prendre soin des petits-enfants, cela pour que les adultes puissent réaliser leurs activités qui leur sont propres (Torrejón, 2007).

Des conclusions voisines sont offertes aussi du côté théorique, bien qu'avec un tout autre format, et ajoutant des éléments historiques et sociaux. Pilon (1990) réfléchit sur les changements sociaux survenus en relation avec l'industrialisation, et il considère que l'affaiblissement physique lié au grand âge, freinait la participation (totale ou partielle) aux travaux communautaires et familiaux d'avant la société industrielle. La vieillesse aurait été "industrialisée", au moment d'être soumise à l'évaluation des règles normatives du travail salarié et l'individu vieillissant s'est vu attribuer un âge limite pour travailler, sous prétexte d'incapacité professionnelle à satisfaire les exigences.

Ceci ferait de également de la vieillesse une catégorie socio-économique. La construction culturelle de la vieillesse sert parfaitement un mode de vie productiviste qui vise avant tout à assurer le travail. Face à la promesse des seules vraies vacances à l'âge de 65 ans, chaque journée doit être équivalente à un maximum de travail, refoulant des comportements d'un être tout à fait normal. Pour Arcand (1982), c'est peut-être cette notion de travail, la définition qu'en donne la société, qui marque le plus fortement le contraste entre notre société et un grand nombre de sociétés non-occiden-

tales. Cette capacité de travail, qui demeure pourtant une dimension bien partielle de tout être humain, devient non seulement identifiable comme telle, mais aussi la plus importante et la plus significative partie de son être, tant pour l'individu que pour la société.

Arcand (1982) relève l'importance de l'idéologie oppressive, qui oblige à devoir vivre dans une société qui imagine que la plupart des vieillards sont malades, pauvres, immobiles, inutiles, seuls et tristes. Ainsi, on a tendance à imaginer qu'ils sont plus fragiles et se trouvent donc forcés de limiter leurs activités. D'ailleurs, on peut penser qu'ils commencent à sortir de plus en plus rarement de chez eux, réduisant même les déplacements à l'intérieur de leur propre foyer, en vivant davantage donc dans les mêmes lieux, ce qui est tout le contraire de sortir tous les jours pour travailler.

POTENTIELS ET LIMITES DES RECHERCHES

Bien que les notions autour de la vieillesse et du vieillissement soient vagues et ambiguës, la réflexion théorique et les efforts des travaux empiriques permettent de retrouver des traces des réactions sociales et politiques qui montrent que dans nos sociétés il s'agit bien d'une réalité changeante, avec des multiples approches. Les apports des anthropologues sont essentiels pour mettre en évidence la relativité de nos affirmations et leur marque ethnocentrique.

Les médias ont été considérés soit comme des faiseurs d'opinions. Mais la moindre des choses qui est faite par les médias c'est fixer l'agenda du discours et de l'opinion publique, ne disant pas aux gens ce qu'il faut penser, mais ayant une grande influence sur ce que les gens vont penser (Van Dijk, 1998). En tout cas, les médias représentent principalement les idéologies des élites, ce qui n'implique pas que ceux qui participent au processus les partagent forcément. Cependant, à partir de la théorie de la cognition et du traitement du texte il peut être affirmé que l'influence de la conversation et du texte dépendra de ce que les gens savent déjà. D'un autre côté, la compréhension du texte implique le traitement non seulement de structures, mais aussi d'autres facteurs du contexte.

Nous avons exploré comment la théorie sur les imaginaires sociaux est appliquée au contexte de la construction sociale de la vieillesse. Quelques études empiriques sur les représentations de la vieillesse ont été contrastées avec d'autres données sur la gérontologie sociale. Ceci nous a aidés à mesurer le potentiel des outils herméneutiques et informatiques face à des auteurs qui nous offrent une vision plutôt théorique. Cependant, on constate que les deux sortes d'approches mettent tout en œuvre pour essayer de ren-

dre visible cette “construction”. Lorsque l’on entrevoit qu’il y a justement un imaginaire commun entre ces approches, on est forcément tenté de se demander si c’est du domaine de l’intersubjectivité, de l’inter-code utilisé, des consensus interprétatifs, des paradigmes, des idéologies? Bien que l’on ait fait un effort pour incorporer un certain relativisme anthropologique et une diversité de provenances pour les sources (français, canadiens, espagnols, chiliens, hollandais), on peut toutes les englober dans un ensemble de pensée occidentale. Il est intéressant de considérer le rôle de la présupposition dans le discours, c’est-à-dire des connaissances culturelles présupposées dans toute sorte de discours par tous les membres du groupe, ainsi qu’un ordre épistémique et moral, qui n’est pas questionné et qui contrôle l’interaction, la communication et le discours (Van Dijk, 1998).

On identifie un problème dans le fait de vouloir sectionner et hiérarchiser la réalité pour la comprendre, bien que ce soit un procédé analytique utilisé dans les sciences sociales et usuel des sociétés occidentales (Foucault, 2004). Des réflexions plus théoriques viennent tout aussi bien illustrer la question, comme si les capacités humaines d’analyse et de synthèse fussent capables d’arriver plus directement à des herméneutiques parfois même plus élaborées. Ceci permet de montrer donc qu’il y aurait aussi des opacités qui peuvent être mises en évidence si l’on met les résultats empiriques en rapport avec les approches théoriques.

Au moment d’analyser un discours, on considère important de prendre conscience non seulement du cadre idéologique dans lequel on est immergé —et le chercheur ou l’académicien n’en est pas exclus— mais aussi des outils et du chemin méthodologiques choisis. Les résultats trouvés vont dépendre directement de cela, malgré les efforts qui peuvent être faits pour travailler avec des programmes informatiques ou en utilisant des inter-codes. Cela peut être mis en évidence, lorsque l’on compare les résultats des différents chercheurs qui traitent le même sujet, avec des procédures quelque part similaires, bien que faisant leurs recherches dans des pays différents. Le fait que des conclusions voisines soient offertes du côté théorique questionne tout de même l’efficacité et l’innovation des autres démarches d’étude, spécialement de celle qui nous apportent les outils informatiques dans la méthodologie des imaginaires sociaux. On est forcé de se questionner sur les nouveaux apports ou bien se demander il s’agit de méthodes que l’on connaît déjà —herméneutique et analyse de discours classiques—, nommées d’une autre manière.

Une autre critique qui peut être portée à Pintos, est le fait d’avoir réduit la fonction des imaginaires sociaux aux sociétés fonctionnellement diffé-

renciées suivant la théorie de Luhmann. Dans son approche systémique, les modes de communication fonctionnels sont différenciés selon le système politique, la science, le droit, l'économie, définissant les réalités comme étant les seules possibles, annulant donc le pouvoir du sujet, et donc la possibilité d'un changement par la volonté, et non pas pour la survivance du système. L'approche exclue donc d'autres sortes de sociétés qui ont leurs propres manières d'élaborer et de distribuer des instruments de perception de la réalité sociale pour qu'elle soit perçue comme réellement existante. C'est dans l'interaction et la lutte que la réalité se construit socialement et qu'elle devient naturelle.

Par contre, l'approche de Van Dijk sur les idéologies est centrée sur les connaissances et les opinions, et la manière dont on assigne une cohérence. C'est aussi une vision constructiviste, car représenter le monde implique de l'interpréter et de le comprendre en fonction de catégories conceptuelles socialement acquises. C'est-à-dire, un monde structuré selon les croyances propres de notre société. La division ici ne serait pas faite entre systèmes mais entre groupes, cultures et sociétés lorsqu'elles sont confrontées. Ce serait au moment où un terrain commun n'est pas de l'intérêt de tous, qu'un ensemble de croyances serait déclaré idéologique et propre à un groupe. D'ailleurs pour Van Dijk (1998) il faut bien distinguer entre les croyances et l'expression de croyances dans le discours qui est restreint par le contexte et les structures de la mémoire sociale.

Dans la littérature et dans les médias, la vieillesse est souvent associée à la fin, l'appelant l'automne de la vie, le couchant ou le soir, dans une conception linéaire du temps de la vie (Pintos, 2007), entre autres manières de figer et discréditer ce groupe. Réfléchir au sens donné à l'âge, entre autres comme un dispositif de contrôle social, permet aussi de rappeler que l'existence n'est pas linéaire, mais est à chaque fois déconstruction et reconstruction de formes, c'est-à-dire, du sens donné à la réalité, simple constat qui peut entraîner des conséquences au niveau de l'identité sociale et de l'interaction sociale, ouvrant l'horizon du possible. Le changement des idéologies nécessite un discours public abondant et du débat (Van Dijk, 1998). Par exemple pour montrer que dans le groupe des "personnes âgées" prédomine l'hétérogénéité, mais cette fois-ci, sans limites.

BIBLIOGRAPHIE

- ABELLÁN-GARCÍA, Antonio y Cecilia ESPARZA-CATALÁN, 2009, *Un perfil de las personas mayores en España, Indicadores estadísticos básicos*, Informes Portal Mayores vol. 97.
- ARCAND, B., 1982, “La construction culturelle de la vieillesse”, en *Anthropologie et Sociétés*, vol. 6, núm. 3.
- BERIAIN, Josetxo, 2005, *Modernidades en disputa*, Anthropos, Barcelona.
- CABRERA, D., 2006, *Lo tecnológico y lo imaginario. Las nuevas tecnologías como creencias y esperanzas colectivas*, Biblos, Buenos Aires.
- CARADEC, V., 2008, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement*, Armand Colin, París.
- CARRETERO PASÍN, A. Enrique, 2001, *Imaginarios sociales y crítica ideológica. Una perspectiva para la comprensión de la legitimación del orden social*, tesis, Universidad de Santiago de Compostela.
- CASTORIADIS, C., 1975, *L'institution imaginaire de la société*, Éditions du Seuil, París.
- COCA, J. y J. L. PINTOS, 2006, “Tecnociencia y cooperación. Una mirada desde la perspectiva de los imaginarios sociales”, en *Revista colombiana de filosofía de la ciencia*, vol. VII, núms. 14-15.
- DITTUS BENAVENTE, Rubén, 2008, *Cartografía de los estudios mediales en Chile*, Universidad Católica de la Santísima Concepción, Concepción, Chile.
- EQUIPO PORTAL MAYORES, 2009a, “Indicadores estadísticos básicos 2008”, en *Informes Portal Mayores*, núm. 89, Internet, recuperado de: <http://www.imsersomayores.csic.es/documentos/documentos/pm-indicadoresbasicos08.pdf>.
- EQUIPO PORTAL MAYORES, 2009b, “Percepción de los españoles sobre distintos aspectos relacionados con los mayores y el envejecimiento. Datos de mayo de 2009”, en *Informes Portal Mayores*, núm. 91, Internet, recuperado de: <http://www.imsersomayores.csic.es/documentos/documentos/pm-barometro-cis-mayo-2009-01.pdf>.
- FOUCART, J., 2003, “La vieillesse : une construction sociale”, en *Pensée Plurielle*, vol. 2, núm. 6.
- FOUCAULT, M., 2004, *Las palabras y las cosas*, México, Siglo XXI.
- HEELAN, P., 1989, “Hermeneutical phenomenology and the history of science”, en Daniel DAHLSTROM, *Nature and scientific method: William A. Wallace Festschrift*, Catholic University of America Press, Washington, D.C.
- KIRKWOOD, T., 2000, *El fin del envejecimiento, Ciencia y longevidad*, Cátedra, Barcelona.

- MUÑOZ, E., 2001, *Biotechnología y sociedad. Encuentros y desencuentros*, Cambridge University Press, Madrid.
- ORTEGA Y GASSET, J., 1982, *Meditación de la técnica y otros ensayos sobre ciencia y filosofía*, Alianza, Madrid.
- PILON, A., 1990, “La vieillesse : reflet d’une construction sociale du monde”, en *Nouvelles Pratiques Sociales*, vol. 3, núm. 2.
- PINTOS, J. L., 1990, *Las fronteras de los saberes*, Akal, Madrid.
- PINTOS, J. L., 1995a, *Los imaginarios sociales. La nueva construcción de la realidad social*, Fe y Secularidad/Sal Terrae, Bilbao.
- PINTOS, J. L., 1995b, “Orden social e imaginarios sociales (una propuesta de investigación)”, en *Papers*, núm. 45.
- PINTOS, J. L., 2001a, “Construyendo realidad(es): los imaginarios sociales”, en *Realidad. Revista del Cono Sur de Psicología Social y Política*, núm. 1.
- PINTOS, J. L., 2001b, “Apuntes para un concepto operativo de Imaginarios Sociales”, en L. ALBURQUERQUE, y R. IGLESIA (eds.), *Sobre los imaginarios urbanos*, Universidad de Buenos Aires (UBA), Buenos Aires.
- PINTOS, J. L., 2003, “El metacódigo ‘relevancia/opacidad’ en la construcción sistémica de las realidades”, en *RIPS, Revista de Investigaciones Políticas y Sociológicas*, vol. 2, núms. 1-2.
- PINTOS, J. L., 2005a, “Comunicación, construcción de la realidad e imaginarios sociales”, en *Utopía y Praxis Latinoamericana*, vol. 10, núm. 29.
- PINTOS, J. L., 2005b, “Inclusión/exclusión. Los imaginarios sociales de un proceso de construcción social”, en *Semata. Ciências sociais e humanidades*, núm. 16.
- PINTOS, J. L., 2006a, “Imaginarios y medios de comunicación”, en X. BOUZADA FERNÁNDEZ (coord.), *Cultura e novas tecnoloxías*, Consello da Cultura Galega, Santiago de Compostela.
- PINTOS, J. L., 2006b, “Comunicación, construcción de realidad e imaginarios”, en VV.AA. *Proyectar imaginarios*, Instituto de Estudios en Comunicación y Cultura/Universidad Nacional de Colombia, Bogotá, Colombia.
- PINTOS, J. L. 2007, “El valor epistemológico del demonio y el código de observación ‘relevancia/opacidad’. Apuntes metodológicos”, en *Anthropos*, núm. 215.
- PINTOS, J. L., 2007, “Algunos imaginarios sociales de la vejez: observaciones sobre datos de Internet”, en *Semata. Ciências sociais e humanidades*, núm. 18.
- RUSTING, R. L., 1998, “¿Por qué envejecemos? Biología del envejecimiento”, en *Revista Investigación y Ciencia*, núm. 11, Barcelona.
- SÁDABA, Igor, 2009, *Cyborg. Sueños y pesadillas de las tecnologías*, Península, Barcelona.

SÁNCHEZ CAPDEQUÍ, Celso, 2003, “Apuntes para una biografía intelectual”, en *Anthropos*, núm. 198.

TORREJÓN, María José, 2007, *Imaginario social de la vejez y el envejecimiento*, tesis, recuperado de: <http://www.ob1297SDNMSMZXMZMZMM-SJXZXMZXNNZXMserva.ucJBLTT4RHFH2RUUY77I2JXDKSM,ZX>.

VAN DIJK, T., 1998, *Ideología. Una aproximación multidisciplinaria*, Gedisa, Barcelona.

Francesca Randazzo

Master en Science Sociales par FLACSO/Guatemala, Doctorante de Sociologie à l'Université de Saint Jacques de Compostelle. Elle est co-directrice de la revue *Hermes Analógica* et membre permanent du Conseil de Rédaction de Dovela Clave. Elle a été éditeur de la revue de l'Institut Hondurien d'Anthropologie et Histoire, Yaxkin. Parmi ses publications sur les imaginaires se trouve le livre *Honduras, patria de la espera*.
Dirección electrónica: francescahonduras@yahoo.com

Juan R. Coca

Professeur associé du Département de Sociologie et Travail Social à l'Université de Valladolid, membre du Conseil de la Culture Galicienne, directeur de la revue *Sociología y tecnociencia* et co-directeur de la revue *Hermes Analógica*. Il a publié plus de 60 articles et chapitres de livres. Il a publié récemment le livre *La comprensión de la tecnociencia*.
Dirección electrónica: juanrcoca@gmail.com

Jesús A. Valero Matas

Professeur titulaire et docteur à l'Université de Valladolid, il a été professeur visitant dans des nombreuses universités du monde (Jérusalem, Georgetown, Bucarest, Budapest, etc). Il a publié plusieurs travaux parmi les quelles se trouvent *Social study of science, sociología de la ciencia et ciencia y valores*.
Dirección electrónica: valeroom@soc.uva.es

Este artículo fue recibido el 8 de agosto de 2011 y aprobado el 25 de enero de 2012.